

INSTRUCTION DE 10 HEURES

JÉSUS-CHRIST, PRÊTRE

(APOSTOLUM ET PONTIFICEM CONFSSIONIS NOSTRÆ)

Fratres sancti, vocationis cœlestis participes, considerate apostolum et pontificem confessionis nostræ, Jesum.

(Hebr. III, 1.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Nous aborderons, si vous le voulez bien, sans plus attendre et sans aucun préambule, cette étude respectueuse et pieuse du sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous avons reconnu la nécessité pressante pour nous tous, et dont nous sommes décidés à faire le principal objet des entretiens de notre retraite.

Vous connaissez à fond l'épître aux Hébreux d'où je tire le texte que vous venez d'entendre et qui s'offre à nous comme la plus opportune des exhortations. Vous devez la connaître. Ce qu'on a pu dire de sa non-authenticité ne vous

émeut pas. Vous la tenez pour infailliblement classée par l'Église dans le canon des Écritures. Vous savez en quelles circonstances et par quels motifs saint Paul l'a adressée à ses anciens coreligionnaires devenus chrétiens.

Elle est tout entière inspirée par la préoccupation de faire ressortir en Jésus-Christ sa qualité de prêtre et de pontife de la loi nouvelle. Les Hébreux professaient l'estime la plus haute, la plus grande vénération pour la dignité et l'autorité du grand prêtre. Convertis à la foi chrétienne, par suite de leur attachement trop prononcé aux institutions judaïques, ils couraient le péril de craindre que la religion de l'Évangile ne fût privée de cette majesté du souverain pontificat, ou tout au moins ils étaient exposés à mettre en doute, de ce chef, la supériorité du christianisme sur le judaïsme. C'est pour cela que saint Paul insiste à leur montrer par des preuves nombreuses que Jésus-Christ est le pontife, le grand prêtre de la loi nouvelle, bien plus et bien mieux que Moïse et Aaron ne furent les prêtres et les pontifes de la loi ancienne, leur sacerdoce dans la loi ancienne n'ayant été que l'ombre et la préfiguration du sien.

Ce que je voudrais, messieurs, vous rappeler ce matin, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ est prêtre; qu'il l'est essentiellement, absolument, nécessairement; qu'il l'est dans sa vie historique de trente-trois années; qu'il l'est dans sa survivance mystique de l'Eucharistie; qu'il

l'est dans la consommation de sa vie glorieuse du ciel : *Christus heri, hodie, ipse et in sæcula*¹. Qu'il s'agisse du passé, du présent ou de l'avenir, Jésus-Christ ne se présente pas à nous autrement qu'investi de la dignité suréminente de prêtre. La diversité des conditions dans lesquelles il exerce son sacerdoce n'en modifie et n'en altère pas la substance. Ce sont des productions variées, des mises en œuvre différentes d'une seule et même réalité.

I

*Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum*². Saint Paul, qui est un esprit cultivé, un lettré, qui cite les poètes anciens devant l'Aréopage; saint Paul déclare qu'il n'estime rien de sa culture intellectuelle et de son érudition, sinon la science de Jésus-Christ.

Redisons une fois de plus et une fois pour toutes qu'il ne s'agit pas pour nous de rabaisser et de discréditer le savoir humain. Il peut être, ou plutôt il est tout à fait opportun aujourd'hui, qu'au milieu de la société à laquelle nous sommes mêlés, en face de l'intérêt grandissant que la science inspire, nous fassions bonne figure et ne

¹ Hebr. xiii, 8. — ² I Corinth. ii, 2.

ressemblions point à des parias de l'esprit. Il faudrait que nous fussions, sinon tous individuellement, ce qui n'est pas possible, du moins quelques-uns d'entre nous, un très grand nombre d'entre nous, en bonne place et en bonne posture devant l'opinion, dans tous les domaines du savoir. Nous tendons à l'être, de jour en jour, davantage. Cela est excellent.

Mais il reste que notre savoir propre et professionnel, notre savoir de prêtre, n'a pas pour objet supérieur ni principal l'ensemble ou le détail des connaissances humaines. *Scire Jesum Christum*: incontestablement, c'est là ce que notre vocation nous demande; c'est le point sur lequel elle affirme ses exigences et ses droits.

Et encore faut-il bien s'entendre. Il y a une science à l'occasion de Jésus-Christ, une science autour de Jésus-Christ, rendue plus nécessaire que jamais par les audaces de la négation contemporaine. Puisqu'on a, de nos jours, publié des histoires fantaisistes et impies de Jésus, il est de toute convenance que des écrivains d'érudition très sûre et de grand talent, parmi nous, relèvent l'injurieux défi, vengent la conscience chrétienne de ces tentatives récentes, qui ne vont à rien moins, en rehaussant le prestige de l'homme en Jésus, qu'à voiler et nier sa divinité. Soyons reconnaissants à ceux de nos confrères qui ont entrepris et mené à bien ce noble et très utile labeur, comme à tous ceux de qui les travaux d'exégèse, d'archéologie, de

critique sur les origines du christianisme, occupent la vie.

Néanmoins le *scire Jesum Christum* de saint Paul est autre chose et pour nous, prêtres, passe avant tout. C'est une connaissance de Jésus-Christ qui se porte sur son être intime, s'y arrête, s'y complaît, à partir du moment et du point où par la foi, au-dessus des attaques quelles qu'elles puissent être, nous croyons qu'il est Dieu et homme, dans l'ineffable mystère de l'Incarnation.

Or connaître ainsi Jésus-Christ, c'est savoir qu'il est prêtre, c'est comprendre pourquoi et comment il l'est.

A supposer qu'il n'y eût point eu de déchéance primitive, si le péché du premier père et du premier chef de la famille humaine n'avait pas nécessité une rédemption, l'Incarnation se fût-elle produite? C'est là, vous ne l'ignorez point, messieurs et vénérés confrères, une question que les théologiens se posent et qu'ils résolvent les uns par l'affirmative, les autres par la négative.

Je n'ai point à prendre parti dans ce difficile débat. J'avoue cependant que mes préférences sont depuis longtemps et de plus en plus acquises à une solution plutôt qu'à l'autre. J'ai toujours admiré, goûté, aimé la doctrine d'après laquelle, dans la pensée et le plan éternel de Dieu, l'Incarnation avait dû s'offrir comme le moyen plus parfait et sublime de rattacher par un lien

vivant la création au Créateur, le fini à l'Infini. A supposer que le Verbe n'eût pas élevé jusqu'à lui la nature humaine, ne l'eût pas associée à son être propre, dans le mystère de la vie théandrique, c'en était fait des destinées suprêmes et vraiment surnaturelles de l'humanité. Quels qu'eussent été son élan et ses efforts, elle fût à jamais restée éloignée de Dieu, et l'abîme infranchissable qui l'en eût séparée nécessairement en eût séparé avec elle la création tout entière. A la rigueur, cela pouvait être; mais qu'il eût donc été douloureux que cela fût¹!

¹ M^{re} Gay, évêque d'Anthédon, qui dans toutes ses œuvres de théologie et de spiritualité unit la piété la plus tendre au plus ferme esprit, se montre partisan décidé de la thèse de l'Incarnation indépendante de la Rédemption. Au début du premier volume des *Élévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, il consacre une trentaine de pages à exposer les raisons de sa préférence. Se plaçant au point de vue de ceux qui adoptent l'opinion contraire, voici comment il s'exprime :

« Le Christ, tel qu'il nous apparaît (et tel qu'il est en fait malgré tout), je veux dire le Christ, base, et cime, et centre, et plénitude de toutes choses, religion absolue, union vivante et indissoluble de Dieu et de sa créature, le Christ était possible, Dieu le savait, Dieu le voyait possible; mais, de dessein formé, il avait résolu de ne lui donner l'existence réelle que si Adam péchait et parce qu'il aurait péché!... Sans notre faute, pas de rédemption; sans rédemption, pas de rédempteur; sans rédempteur, pas de Verbe incarné. La conséquence est rigoureuse, et d'ailleurs nul ne la décline.

« Adam demeuré fidèle, et sa race après lui, l'homme est ainsi le terme dernier des communications divines. Dieu donne sa grâce en ce monde, il est vrai, et sa gloire dans le ciel; mais de se donner substantiellement et personnellement

Et si l'Incarnation, pour nous ranger à cette hypothèse qu'un bon nombre de très grands esprits acceptent, se fût produite en dehors de la chute et de la rédemption, Jésus Dieu-homme, à la tête d'une famille humaine immaculée et toute sainte, aurait-il été prêtre? Oui, d'une certaine façon. Il eût fourni à la créature, pour s'élever jusqu'à Dieu, la plénitude souveraine de

lui-même, c'est ce que, hormis d'être offensé par nous, il ne juge point à propos...

« Cette création-là contente Dieu. Il n'y trouve ni lacune ni vide. Ce qu'il y donne suffit à sa magnificence et même à sa bonté; ce qui lui en revient satisfait son honneur. Cette création en somme lui apporte tout ce qu'il a voulu. Se reposant en elle et y prenant ses complaisances, il ne regrette point que le Christ, resté toujours possible, en soit à tout jamais absent.

« Mon Dieu! et à nous qui, grâce à vous, possédons maintenant Jésus-Christ; à nous qui, nés de lui, ne vivons que de lui, et par lui, et pour lui, cette création sans lui nous semble décapitée, dévastée, muette et comme morte. Loin de nous réjouir, elle nous glace; j'oserai dire qu'elle nous fait peur. C'est pour nous le ciel sans soleil, la terre abîmée dans la nuit, nos cœurs et jusqu'à nos esprits enveloppés dans le deuil, un deuil inconsolable. Certes, d'être rachetés, c'est beaucoup; et pour nous, c'est tout en un sens. Mais faut-il dépasser la science qu'on a si aisément de vous ici-bas, ô mon Dieu, pour trouver dans la foi et la grâce de cette inappréciable rédemption moins de bonheur que dans cette vue évidente et cette pleine certitude que votre Verbe s'incarnant, même pour ne nous point racheter, il vous donnerait du moins, Lui, l'un de nous, Lui notre frère et notre aîné, il vous donnerait éternellement et plus que parfaitement, l'adoration, l'amour, la reconnaissance, la louange et la bénédiction, que nous eussions été hors d'état de vous rendre?

« Mais en définitive, mon Dieu, nous prenons Jésus tel qu'il est, tel que vous nous l'avez donné, et tel qu'il s'est donné lui-même. Pour nous élever plus haut et regarder

sa religion, l'excellence personnelle de son adoration, de sa sujétion pieuse, de son incomparable amour. Ce que la nature humaine eût été en Lui, pénétrée intimement de Dieu, toute dévouée, unie, abandonnée, soumise à Dieu, il eût aidé l'humanité à l'être en chacun de ses représentants. Il eût pu dire ce qu'il dit dans l'Évangile : *Nemo venit ad Patrem, nisi per*

d'abord son titre et sa fonction de pontife, d'adorateur, de serviteur, de médiateur, nous n'enlevons rien, absolument rien, ni à son caractère ni à sa gloire touchante de Rédempteur, ni au surcroît infini d'amour que réclame cette seconde et ineffable preuve de son amour pour nous. Incarnation et Rédemption sont deux faits différents, quoique s'accomplissant en un seul et par un seul; ce sont deux grâces également gratuites et qui n'ont point de prix; ce sont deux liens qui, sans se confondre, sont un dans leur vertu comme dans leur principe, et nous enchainent à vous, ô mon Dieu, tout entiers, à tous les titres imaginables, par tous les amours à la fois, et aux siècles des siècles. »

Pour se mettre en garde contre tout reproche, ou simplement obéir aux délicatesses de sa conscience, M^{rs} Gay, au bas de l'avant-dernière page de cette longue dissertation, insère ceci en note :

« Nous n'ignorons point assurément la grave autorité dont jouit dans l'enseignement catholique l'opinion qui fait de la rédemption du genre humain le motif souverain et décisif de l'Incarnation du Verbe et de sa mission sur la terre. Avons-nous besoin de dire que si, usant d'une liberté consacrée par l'Église elle-même, et suivant d'ailleurs un nombre considérable de théologiens du premier ordre, nous exposons, et peut-être non sans chaleur, le sentiment qui nous paraît le vrai, nous sommes à mille lieues de vouloir trancher une question non jugée, et que nous demeurons pleins de respect pour les auteurs qui tiennent le sentiment contraire. » (*Élévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tome 1^{er}, 2^e Élévation, page 27 et passim.)

me¹. Et nous, nous aurions pu et dû dire : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus*². Il nous aurait donné Dieu ; il nous aurait donnés à Dieu. Cela, c'est bien le rôle du médiateur nécessaire dont parle saint Paul : *Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus*³. Et cela, c'est bien une sorte de sacerdoce.

La caractéristique du sacerdoce, c'est l'idée et la notion de médiateur. Servir de trait d'union entre Dieu et les hommes, c'est essentiellement être prêtre. Seulement, si l'on pose en principe que la médiation n'a sa réalité et sa plénitude que lorsqu'elle se produit sous forme d'immolation sanglante, de sacrifice visible et tangible, il faut bien reconnaître que la médiation du Verbe fait chair, en dehors de la rédemption, n'eût pas été le sacerdoce proprement dit. C'eût été quelque chose d'analogue sans doute, et certes de très relevé, de très sublime, de très nécessaire, mais autre chose.

Thomassin convient de la délicate confusion qui peut s'établir entre ces deux expressions : « médiateur et rédempteur, » bien qu'à ses yeux la médiation réelle et plénière soit celle qui se double de la rédemption : *Est enim cognatio non minima, dit-il, mediatoris et sacerdotis, ut qui naturæ integræ mediator est, idem ejusdem lapsæ sit sacerdos et Redemptor*⁴.

¹ Joan. xiv, 6. — ² Joan. i, 16. — ³ I Timoth. ii, 5.

⁴ Voici le texte plus étendu auquel cette courte citation est empruntée : *Quem ergo is proprie sacerdos sit, qui victi-*

N'insistons pas davantage. A quoi bon nous demander ce qui aurait pu être, quand nous savons, de source certaine, ce qui est ? Pourquoi soulever des questions spéculatives, quand nous tenons de nos deux mains l'indubitable réalité ?

En fait, Jésus-Christ a été rédempteur. Il est né pour satisfaire aux exigences de la justice de Dieu, porter le péché du monde et nous sauver. *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi*¹. *Agnus Dei qui tollit peccatum mundi*². *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cælis, et homo factus est, passus, mortuus, sepultus*³. D'un bout à l'autre des Écritures, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, de David et Isaïe à saint Paul, toutes les fois qu'il est parlé de Jésus-Christ, c'est sa qualité et sa mission de rédempteur, au prix d'une immolation sanglante, qui est mise en avant.

mæ cruorem fundit, nonnisi post incarnationem et per assumptam naturam humanam sacerdos proprie est Christus. Mediator quidem et caput etiam angelicæ, etiam stantis hominum ecclesiæ, Verbum etiam ante carnem non absurde dici potest. At sacerdos proprie dici non potest nisi ubi cruore victimæ nostræ eluenda fuit iniquitas. At improprie usurpato sacerdotis nomine et commixto cum nomine mediatoris, non sunt in crimen vocandi Patres, si qui sacerdotis, hoc est mediatoris munus Verbo Deo adscripsere. Est enim cognatio non minima mediatoris et sacerdotis, ut et qui naturæ integræ mediator est, idem ejusdem lapsæ sit sacerdos et redemptor. Itaque promiscue habito cum mediatoris nomine et improprie accepto sacerdotis nomine hic utemur, ubi illud Verbo Deo communicatum ostendamus. (De Incarnatione, lib. X, cap. ix, num. 10.)

¹ II Corinth. v, 19. — ² Joan. i, 29. — ³ Symbol. Nic.

Saint Paul dit : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum*, et immédiatement il ajoute : *et hunc crucifixum*, déclarant assez par là que le médiateur nécessaire est surtout médiateur à ses yeux parce qu'il est rédempteur.

Les saintes Écritures, qui prophétisent ou commentent les choses telles qu'elles sont, ne sortent pas de ce domaine. Le champ des hypothèses et des spéculations leur demeure étranger. Elles ne nient pas le possible; elles se renferment dans le réel. Et cela s'explique. Cela convient.

D'où il suit que d'après la Révélation, d'après le Symbole, d'après la foi authentique et obligatoire, Jésus-Christ est entre Dieu et l'humanité coupable un médiateur rédempteur, un médiateur victime, un médiateur de qui le sacrifice accepté de la justice divine dépasse en surabondance de mérites le péché du monde, le péché de tous les mondes. Par là même il est prêtre dans la plénitude et la plus entière excellence du mot.

Si d'être victime constitue le fond du sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il importe souverainement de comprendre de quelle façon, à quel degré, dans quelle mesure il s'est acquitté de ce devoir de son immolation.

Or ce qui s'impose avant tout à notre attention, messieurs et vénérés confrères, et aussi à notre imitation, c'est que de la crèche de Beth-

léem où elle commence de se produire visiblement, jusqu'à sa consommation sur la croix, cette immolation même du Christ lui a été chère. Le *factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*¹, a besoin d'être expliqué et dégagé de tout ce qui ressemblerait à une nécessité subie parce qu'il le fallait, et privée par là de cet arôme de générosité et de spontanéité parfaite dont l'Évangile nous donne clairement et à chaque instant l'idée. *Oblatus est quia ipse voluit*², c'est le mot décisif; mot de lumière et de beauté, qui rend compte de tout. Derrière n'importe lequel des incidents pénibles ou douloureux de sa vie, Jésus cachait le don total de sa volonté humaine en harmonie avec la volonté divine, une adhésion aux vouloirs quels qu'ils fussent du Père, tellement prompte et plénière, si affectueusement libre, qu'elle communiquait à chaque sacrifice partiel une valeur et une saveur unique. Tel il était dans le sein virginal de Marie, tel il est sur la paille de la crèche, tel il continuera d'être pendant tout le cours de sa carrière, en Égypte, à Nazareth dans sa condition d'ouvrier sans prestige, à travers la Judée et la Galilée dans son apostolat public, au milieu des contradictions, des haines, des inintelligences, des délaissements de l'entourage. Qu'il souffre dans son corps, dans son âme, dans son cœur, la souffrance pour lui est toujours la bien-

¹ Philip. II, 8. — ² Isai. LIII, 7.

venue parce qu'elle se présente toujours au nom de son Père, parce qu'elle est l'élément nécessaire de la tâche sainte à laquelle par amour pour son Père, par amour pour nous, il s'est voué.

La supplication émouvante de Gethsémani : *Que ce calice s'éloigne de moi*, n'est point pour contredire cette belle fixité et sérénité de soumission absolue; d'abord, parce que très probablement ce n'est pas le retrait des accablants de la Passion que Jésus demande ainsi; ensuite, parce que le correctif accompagne immédiatement la prière : « Cependant, non! pas ma volonté, mais la vôtre. »

Le cri de détresse de la croix, non plus . *ut quid dereliquisti me?* Le pauvre agonisant révèle une douleur que nous n'eussions jamais crue possible pour lui, l'abandon intérieur de Dieu, non point la réalité même de cet abandon, mais l'impression écrasante qu'il en a et qui est le point culminant de son martyre.

En somme, de la première à la dernière heure de sa courte existence, la transfiguration incessante de ses souffrances et de ses immolations quelles qu'elles fussent, par le *oui intime*, répété, murmuré, chanté aux profondeurs de l'être, comme un hymne de fête et d'amour : *Oblatus est quia ipse voluit*.

Et ce qui est vrai de chacune des souffrances journalières et de détail, l'est de même et encore davantage, si c'est possible, de l'immolation finale et totale par la mort sur la croix.

Disons-nous bien, messieurs et vénérés confrères, que, tandis que nous mourons, nous, parce que nous sommes nés, Jésus-Christ, lui, est né tout exprès pour mourir. Sa mission de Rédempteur, de Sauveur, de prêtre, était à ce prix. Elle aurait pu être à un prix moindre, le moindre de ses sacrifices ayant de quoi réparer le péché du monde, *peccatum mundi*. Mais telle a été la volonté du Père des cieux et l'exigence de sa justice, que l'Agneau de la loi nouvelle dont toutes les victimes de la loi ancienne n'étaient que la pâle annonce, fût lui aussi, fût lui surtout, passible de la mort sanglante. C'est l'épître au Hébreux qui l'enseigne : *Impossibile est enim sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Holocaustomata non tibi placuerunt; tunc dixi : Ecce venio. In capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam*¹.

Thomassin, dont j'aimerais pouvoir vous faire entendre amplement le langage sur ce magnifique sujet, cite saint Grégoire de Nysse : *Ut scite philosophatur Gregorius Nyssenus, nos quidem morimur quia nascimur, at Christus natus est ut moreretur*. Et il ajoute : *Nos enim lege nascendi, legi moriendi mancipamur... Nascendo jam devovemur atque promovemur ad interitum. At Christus, Deus immortalis et immortalitatis ipse*

¹ Hebr. x, v et seq.

patria, ut cum morte congredi posset, ... ideo natus est.

Jésus-Christ rédempteur, Jésus-Christ prêtre, parce que de mourir et de mourir sur la croix était la condition de la rédemption, est donc né afin de pouvoir mourir; dès la première étincelle de sa vie humaine, il n'a pas cessé de se porter, de tout l'élan de son âme, vers ce qui devait consommer et compléter les sacrifices successifs de chacun des instants de son existence. A la lettre, Jésus-Christ n'a pas discontinué de vouloir mourir, d'aimer la perspective de mourir, de s'offrir à son Père, par avance, pour le salut du monde, dans cette plénitude d'immolation qui l'attendait sur la croix. S'offrir était sa vie. S'immoler était sa profession. Se tenir devant son Père dans l'attitude simultanée de sacrificateur et de victime était sa joie¹. Il s'avancait ainsi

¹ Nous ne résistons pas au plaisir de citer plus longuement Thomassin : *Præterea non ut vitam mendicaret a nobis nostræ se implicuit naturæ Deus Verbum in quo vita est, qui vita ipse est, ... sed ut mortem a nobis cujus ipse inops insolensque erat, mutuaretur, et pro ea atque per eam, cum ingenti nostro compendio, nullo suo dispendio, vitam numquam intermōturam largiretur. Mortem enim nostram accepit, ut eam de abundantia vitæ suæ interficeret, et non amplius in nos desævituram exarmaret. Quocirca, ut scite philosophatur Gregorius Nyssenus, nos quidem morimur, quia nascimur; at Christus natus est ut moreretur. Nos enim lege nascendi, lege moriendi mancipamur; corruptibilitium enim lege, omne ortum occidit; omne natum interit; et ipsa nativitas jam rudimentum est aliquod et prolusio corruptionis. Ergo nascendo, jam devovemur et promovemur ad interitum. At Christus, Deus immortalis, et immortalitatis ipsa patria, ut cum morte*

vers le moment final. Il lui tardait d'y arriver. Il le laissait entendre à ses disciples qui ne comprenaient pas et ne voulaient pas comprendre.

Et quand son austère mission est achevée, quand il a sur le Calvaire rempli toutes les exigences de la divine justice, il se rend d'un mot le témoignage d'avoir été l'ouvrier parfait de la grande œuvre pour laquelle il est venu en ce monde: *Consummatum est*, écho raccourci, puisque ses dernières forces l'abandonnent, de ce qu'il a dit la veille devant ses disciples: *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam*¹.

Messieurs et vénérés confrères, *fratres sancti vocationis cælestis participes, considerate Apostolum et Pontificem confessionis nostræ Jesum.*

A genoux au pied de la croix, tandis qu'autour de nous on méconnaît la Rédemption et le Rédempteur; tandis qu'on déclare ce dogme

congredi posset, ut mortem et mortalitatem subeundo enervare atque evertere funditus posset, ideo natus est. Natus ergo est non in vitam, sed in mortem. Natus est non ut viveret, sed ut interiret; non ut vivendo in dies proficeret, sed ut jugi morte deficeret; natus est ut jam tunc mortalitatis ipso fluxu et quasi mortis usu diuturno, morti præmoreretur, et moreretur diutius, et tamdiu mortem suam immolaret Deo, tamdiu mortem nostram oppugnaret et expugnaret.— Et un peu avant, dans ce même chapitre: *Tota ejus vita, quædam fuit mortis prolixitas, quædam adeo sui sacrificii diuturnitas... Non enim frustra illi temporis stillæ fluebant... Guttatim vivebat et moriebatur, vitæque et mortis ei coævæ, guttas singulas Patri Deo litabat, et jugi hoc mortalitatis sacrificio, litabat, extremum aliquando in cruce perlitaturus.* (De Incarnatione, lib. X, cap. VIII, num. 6.)

¹ Joan. XVII, 4.